Auschwitz
expliqué à ma fille

Annette Wieviorka

Auschwitz expliqué à ma fille

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-117851-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A ma fille, Mathilde
A mes nièces, Sophie, Ève, Elsa et Nadia.

L'été dernier, lors de nos vacances, nous avons rencontré sur la plage une de mes amies, Berthe. Dix ans auparavant, j'avais recueilli son témoignage sur sa déportation au camp d'Auschwitz-Birkenau. Depuis, nous étions liées. Il n'y avait guère de semaine sans que nous ne nous entretenions, au moins par téléphone, sur les diverses manifestations dans l'actualité qui touchaient au génocide des Juifs : le procès de Maurice Papon, le film de Roberto Benigni, *La vie est belle…* Ma fille, Mathilde, qui avait alors treize ans, connaissait Berthe, n'ignorait pas qu'elle avait été à Auschwitz. Souvent, quand j'étais absente, elle parlait avec elle au téléphone. Pourtant, cet été-là, elle eut un choc en voyant un numéro sur l'avant-bras gauche de Berthe, tatoué d'une encre bleue un peu délavée. Brutalement, tout ce qui circulait à la maison, à la télévision, dans les films ou à l'école s'incarnait, devenait en quelque sorte réel.

Mathilde, à l'école, en CM 1, il y a quelques années, a dû faire son arbre généalogique. Elle avait connu ses quatre grands-parents. En revanche, dans la génération de ses arrière-grands-parents, il devenait difficile de préciser la date exacte et le lieu de leurs décès. Du côté de son père Rywka Raczymow,

de mon côté Roza et Wolf Wieviorka étaient morts à Auschwitz. Chawa Perelman, son arrière-grand-mère maternelle, avait été tuée par les Allemands du côté de Chalon-sur-Saône, après la grande rafle du Vél' d'Hiv' du 16 juillet 1942, en tentant de passer la ligne de démarcation qui séparait alors la zone occupée de la zone libre. Il y avait aussi des oncles et des tantes assassinés. Mais ils ne figuraient pas sur l'arbre généalogique. Son père et moi avions hérité chacun du prénom de l'un de ces morts à Auschwitz. Est-ce l'emprise de cet héritage ? Lui comme écrivain, moi comme historienne, nous avions indirectement subi cette histoire que nous avions tenté de maîtriser en y consacrant une partie de notre travail. A treize ans, Mathilde ne pouvait l'ignorer. Nous en parlions trop souvent entre nous et avec nos amis. A la maison, les livres et les revues sont nombreux qui évoquent ces choses-là. Elle m'avait aussi entendue en parler à la radio et à la télévision. Pourtant, elle n'avait jamais posé réellement de questions. Je n'avais jamais eu à « expliquer ».

Ce qui m'a frappée, quand j'ai tenté de répondre à Mathilde pour lui expliquer ce qu'était Auschwitz, c'est que ses questions étaient les mêmes que celles que je me posais moi-même indéfiniment, ou qui traversent depuis plus d'un demi-siècle la réflexion des historiens et des philosophes et auxquelles il est si difficile de répondre. Simplement, elles étaient exprimées de façon plus crue, plus directe. Car s'il m'est facile comme historienne de décrire Auschwitz, d'expliquer comment s'est déroulé le génocide des Juifs, il reste un noyau proprement incompréhensible, donc inexplicable : pourquoi les nazis ont-ils voulu supprimer les Juifs de la planète ?

Pourquoi ont-il dépensé tant d'énergie à aller chercher aux quatre coins de l'Europe qu'ils occupaient, d'Amsterdam à Bordeaux, de Varsovie à Salonique, des enfants et des vieillards, simplement pour les assassiner?

– Pourquoi ce numéro tatoué sur le bras de Berthe ?

– Berthe a été, comme on le dit, déportée. Déportée, cela signifie au sens propre du mot qu'elle a été transportée contre son gré du pays où elle vivait, la France, dans un autre pays, la Pologne. Quand on parle de déportés pour la période de la Seconde Guerre mondiale, cela signifie que le transport aboutit dans un camp de concentration.

– Pourquoi dis-tu qu'on l'a transportée en Pologne ?

– Parce que le camp d'Auschwitz, qui a été sa destination, était en terre polonaise.

– Quelle est exactement l'histoire de Berthe ? C'est curieux, je la connais pratiquement depuis toujours, et je ne sais en vérité rien d'elle.

– Berthe a été arrêtée à Paris. C'était le 16 juillet 1942. Ce jour-là, la police française a arrêté, sur l'ordre des Allemands, près de 13 000 Juifs. Les familles avec leurs enfants ont été parquées dans un grand stade, où se déroulaient dans le temps des courses de vélo et des meetings politiques, et qui s'appelait le Vélodrome d'Hiver. C'est pourquoi

on appelle cette arrestation de masse la rafle du Vél' d'Hiv'.

– *C'est quoi, une rafle ?*

– C'est une arrestation en masse que la police opère à l'improviste. Aujourd'hui, les bâtiments du Vélodrome d'Hiver ont été démolis, mais chaque année, sur son emplacement, se déroule une cérémonie du souvenir. Berthe avait dix-neuf ans ; elle était célibataire. Elle n'a pas été conduite au Vélodrome d'Hiver, mais, en autobus, comme les autres célibataires et les couples sans enfants, dans un camp tout près de Paris, à Drancy.

– *Drancy, c'était un camp de concentration ?*

– Oui, si l'on considère qu'un camp de concentration est un lieu où l'on concentre des personnes privées de leur liberté. Mais Drancy ne ressemblait pas aux camps nazis. A l'époque où Berthe y arrive, c'est un camp de transit : on y reste peu de temps, avant d'être déporté. Berthe n'y a passé qu'une quinzaine de jours. Puis elle a été conduite, de nouveau en autobus, de ce camp vers une petite gare, celle de Bobigny. Avec quelque mille autres personnes, on l'a fait monter dans un wagon de marchandises. Le trajet a duré trois jours et trois nuits. Des journées atroces. C'était l'été, il faisait une chaleur insupportable dans ce wagon où hommes, femmes et enfants étaient entassés, sans rien à manger ni surtout à boire. La soif peut rendre fou. Certains le sont devenus. Puis ils sont arrivés dans la petite gare d'un lieu dont pratiquement personne ne connaissait alors le nom. C'était, en polonais, Oswiecim, et en allemand Auschwitz.

– *Pourquoi deux noms pour un même endroit ?*

– Dans cette sorte de bout du monde, au sud de la Pologne, se trouve la province de Haute-Silésie que l'Allemagne nazie avait annexée en 1939. Elle a donc donné aux lieux des noms allemands.

Quand les portes du train se sont ouvertes – tu as vu cela reconstitué dans beaucoup de films –, Berthe a entendu des hurlements en allemand, des aboiements de chiens. Comme elle avait vécu en Allemagne, pays qu'elle avait quitté à dix ans, en 1933, après qu'Adolf Hitler eut pris le pouvoir, elle comprenait le sens de ces cris : il fallait qu'ils se dépêchent, qu'ils abandonnent leurs valises et leurs paquets sur le quai où s'agitaient des hommes d'une maigreur invraisemblable, aux crânes rasés et habillés de vêtements rayés, des sortes de pyjamas. Les Allemands ont alors annoncé que ceux qui étaient fatigués pouvaient se rendre au camp en camion, et ils ont séparé ceux qui arrivaient en deux groupes. Les fatigués, les personnes âgées, les enfants, les femmes manifestement enceintes sont montés dans les camions. Les autres, parmi eux Berthe, sont partis à pied. Ensuite, les hommes et les femmes ont été à leur tour séparés. Chacun dans son camp. Pour Berthe, ce fut le camp de femmes de Birkenau, à trois kilomètres du camp principal d'Auschwitz, dont il dépendait.

– *Que leur arrivait-il alors ?*

– Les femmes ont été obligées de se déshabiller. A cette époque, on était beaucoup plus pudique qu'aujourd'hui et on ne se mettait jamais nu devant les autres. Ce fut pour beaucoup une première humiliation. Puis on les fouilla, jusqu'aux orifices les plus intimes. On les fit passer à la douche, on les rasa :

tête, aisselles, pubis. On leur donna des vêtements. Pas des pyjamas ou des robes rayés, comme on le voit sur les photos, dans les films ou dans les musées, mais n'importe quoi, de vraies loques, parfois d'une saleté repoussante ; en fait, les vêtements récupérés dans les bagages des déportées précédentes qui n'étaient pas d'assez bonne qualité pour être conservés par les Allemands, ou qui avaient déjà été portés par d'autres détenues. Et puis – c'est ce que tu as vu sur l'avant-bras de Berthe –, on grava dans leur chair, avec une sorte de stylo en métal et de l'encre bleue, un numéro indélébile.

– *C'était douloureux ?*

– A ce que beaucoup d'entre eux m'ont dit, cela ne leur a pas fait très mal. Mais cela a contribué à les dépouiller de la dernière chose qui leur restait, leur nom. Désormais, ils n'étaient plus appelés que par un numéro inscrit à jamais. Ce numéro, ils devaient aussi le dire en allemand lors des appels qui rassemblaient tous les détenus matin et soir sur la place du camp et qui duraient parfois des heures. Ils ne possédaient plus rien de leur vie d'avant, plus un objet, plus une photo, plus un vêtement. « Plus rien ne nous appartient », écrit Primo Levi dans son récit, *Si c'est un homme*, publié dès la sortie du camp, et que tu pourrais lire : « ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures et même nos cheveux. […] Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom ; si nous voulons le conserver, nous devrons trouver en nous la force nécessaire pour que, derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste ». Ils étaient entrés dans un autre monde. C'est ce que beaucoup de survivants expriment dans leurs témoignages. Mais c'est probablement Primo Levi qui le dit le mieux :

« Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité : car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même ; ce sera un homme dont on pourra décider de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considération d'ordre humain, si ce n'est tout au plus un critère d'utilité. »

– *Je ne savais pas que Berthe était allemande et qu'elle avait dû quitter son pays en 1933, quand Hitler est arrivé au pouvoir.*

– Berthe était effectivement allemande. Sa famille vivait exactement comme les autres familles allemandes de la même classe sociale. Son père était médecin. Il travaillait dans un hôpital, entouré de collègues. Dès que Hitler et son parti, le parti nazi, sont arrivés au pouvoir, ils ont traduit en actes la haine qu'ils vouaient aux Juifs. L'objectif de Hitler a d'abord été de les séparer des autres Allemands, de couper un à un les fils qui les reliaient à la société et à l'économie du pays. Ceux qui se voyaient désormais désignés comme juifs ne pouvaient plus garder leur travail, ils n'avaient pas le droit d'aller à la piscine, au théâtre ou au concert… Leurs enfants devaient aller dans des écoles séparées. Ce n'était pas si facile que ça. Parmi les quelque 500 000 Juifs qui vivaient en Allemagne, seule une minorité d'entre eux était très pieuse. Pour ces derniers, être juif se marquait dans leur façon de vivre. Certains étaient engagés dans une vie politique juive ; ils pouvaient être par exemple sionistes, c'est-à-dire qu'ils sou-

haitaient que les Juifs aient leur propre État, sur la terre de Palestine. Cet État, Israël, a été créé après la guerre, en 1948. Mais d'autres, la majorité, étaient complètement assimilés. Pour eux, être juif ne signifiait plus rien. Ils ne pratiquaient plus la religion, n'étaient membres d'aucune association juive, ne savaient plus rien du judaïsme. Certains Juifs allemands, ou leurs parents ou leurs grands-parents, s'étaient même convertis au catholicisme ou au protestantisme. Beaucoup avaient épousé des non-Juifs.

– *Ceux-là n'étaient plus juifs, donc ils ne risquaient rien…*

– Pour Hitler, être juif, c'était appartenir à une « race ». Si tes grands-parents étaient juifs, alors tu l'étais, que tu le veuilles ou non, même si tu étais devenue catholique. Et dans sa vision du monde, cette « race » devait disparaître de la grande Allemagne qu'il rêvait de construire, en intégrant dans son Empire, par la guerre s'il le fallait, tous les pays de langue allemande, comme l'Autriche par exemple, et en soumettant les peuples slaves, comme les Russes, les Ukrainiens ou les Polonais. Il disait que l'Allemagne devait être *Judenfrei*, débarrassée des Juifs, ou *Judenrein*, nettoyée des Juifs. Alors, la « race aryenne » pourrait installer sa puissance pour mille ans et régénérer le monde.

– *Les Juifs pouvaient quitter l'Allemagne, s'enfuir.*

– Des Juifs allemands, privés de leurs moyens d'existence, victimes de violences, ont émigré. C'est le cas des parents de Berthe, qui sont venus en France, ou de la famille d'Anne Frank, dont tu as lu le *Journal*, partie pour Amsterdam. Puis, en 1939, il

y a eu la guerre, et l'occupation d'une grande partie de l'Europe. Les nazis les avaient rattrapés.

– *Tu dis que certains Juifs étaient assimilés, que rien ne les distinguait des autres Allemands.*

– Tu as raison. Il est impossible de savoir qui est juif. Jusqu'à la Révolution française, les choses étaient relativement simples. Être juif relevait de la Tradition, une tradition religieuse qui structurait tous les aspects de la vie sociale : le calendrier, la justice, les mariages, la naissance… Les Juifs constituaient alors une « nation », vivant à l'écart des autres. Puis ils ont été, comme on le dit, « émancipés », c'est-à-dire qu'ils sont devenus des citoyens comme les autres. Si certains ont conservé leurs pratiques religieuses, d'autres ont souhaité se fondre dans la population des pays où ils vivaient. Rien alors ne les distinguait plus en principe des autres Allemands ou des autres Français. Dans ta classe, par exemple, tu ne sais pas qui est juif, sauf bien sûr si tes camarades te le disent ou s'ils portent une étoile de David, une kippa, ou s'ils ne viennent pas à l'école le samedi parce qu'ils respectent le repos obligatoire du shabbat.

– *Alors, comment les Allemands ont-ils fait pour savoir qu'ils étaient juifs ?*

– Pour savoir qui était juif, il a donc fallu que l'administration allemande définisse d'abord qui elle considérait comme juif. Ce qui n'a pas été simple, parce qu'il y avait en Allemagne de nombreux mariages mixtes. Ensuite, tous les Allemands ont dû prouver, en établissant notamment leur arbre généalogique, parfois en remontant jusqu'au XVII^e siècle, qu'ils n'avaient pas d'ancêtres juifs,

c'est-à-dire d'ancêtres qui appartenaient à la religion juive, qui n'avaient été baptisés ni dans la religion protestante ni dans la religion catholique. Dans chaque pays que l'Allemagne occupa – l'Autriche d'abord, après mars 1938, puis la Tchécoslovaquie, la Pologne, la France… –, les nazis ordonnèrent que les Juifs soient recensés. En France, par exemple, deux mois après leur entrée dans Paris, le 27 septembre 1940, ils ordonnèrent un recensement. Tous les Juifs qui vivaient dans la zone occupée devaient se présenter au commissariat de police de leur quartier pour ceux de Paris, ou à la préfecture pour la province. Pratiquement tous se présentèrent.

– *Pourquoi ?*

– Aujourd'hui, on a du mal à comprendre. Mais il était normal d'aller se faire recenser puisque c'était la loi, et personne n'aurait osé imaginer ce qui allait se passer. La France est, comme on dit, un État de droit, c'est-à-dire un pays qui a des lois que tous doivent respecter. C'est l'administration française qui a été chargée du recensement. Quand ils étaient français, les Juifs étaient des citoyens comme les autres ; quand ils étaient étrangers, ils bénéficiaient aussi de la protection du pays d'accueil. De plus, pour certains, pour qui être juif ne représentait plus rien, aller se faire recenser était une question de dignité. Ainsi Bergson, un grand philosophe très célèbre, le premier Juif élu à l'Académie française et qui avait reçu le prix Nobel en 1927, qui dans son cœur était catholique mais sans être allé jusqu'à se convertir, a tenu, par solidarité et dignité, à se rendre au commissariat de police de son quartier. Il avait alors quatre-vingts ans et était très malade. Il est mort l'année suivante.

Roger-Pol Droit
L'Occident expliqué à tout le monde

Clémentine Autain
Les Machos expliqués à mon frère

Rama Yade
Les Droits de l'homme
expliqués aux enfants de 7 à 77 ans

Pascal Vernus
Les Dieux égyptiens expliqués à mon fils

Alain Demurger
Chevaliers et Chevalerie expliqués
à mon petit-fils

Pascal Picq
Darwin et l'évolution expliqués
à nos petits-enfants

Jean-Marc Jancovici
Le Changement climatique expliqué à ma fille

Roger-Pol Droit
L'Éthique expliquée à tout le monde

Marc Ferro
Le Mur de Berlin
et la Chute du communisme
expliqués à ma petite-fille

Marc-Alain Ouaknin
La Tora expliquée aux enfants

Jacques-Olivier Boudon
Napoléon expliqué à mes enfants

Jean-Louis Brunaux
Les Gaulois expliqués à ma fille

Bruno Dumézil
Les Barbares expliqués à mon fils

Pascal Picq
Les Origines de l'homme
expliquées à nos petits-enfants

Jean-Didier Vincent
Le Sexe expliqué à ma fille

Hubert Reeves
L'Univers expliqué à mes petits-enfants

Marc-Alain Ouaknin
L'Alphabet expliqué aux enfants

Roland Lehoucq
Les Extraterrestres expliqués à mes enfants

Jean-Pierre Azéma
L'Occupation expliquée à mon petit-fils

Benjamin Stora
La Guerre d'Algérie expliquée à tous

Rachid Benzine
Le Coran expliqué aux jeunes

Henry Rousso
La Seconde Guerre mondiale
expliquée à ma fille